

14-18 entre les lignes

Histoire et mémoires de la Première Guerre mondiale

Académie de Toulouse
Numéro 2 – Mars-avril 2014

SOMMAIRE

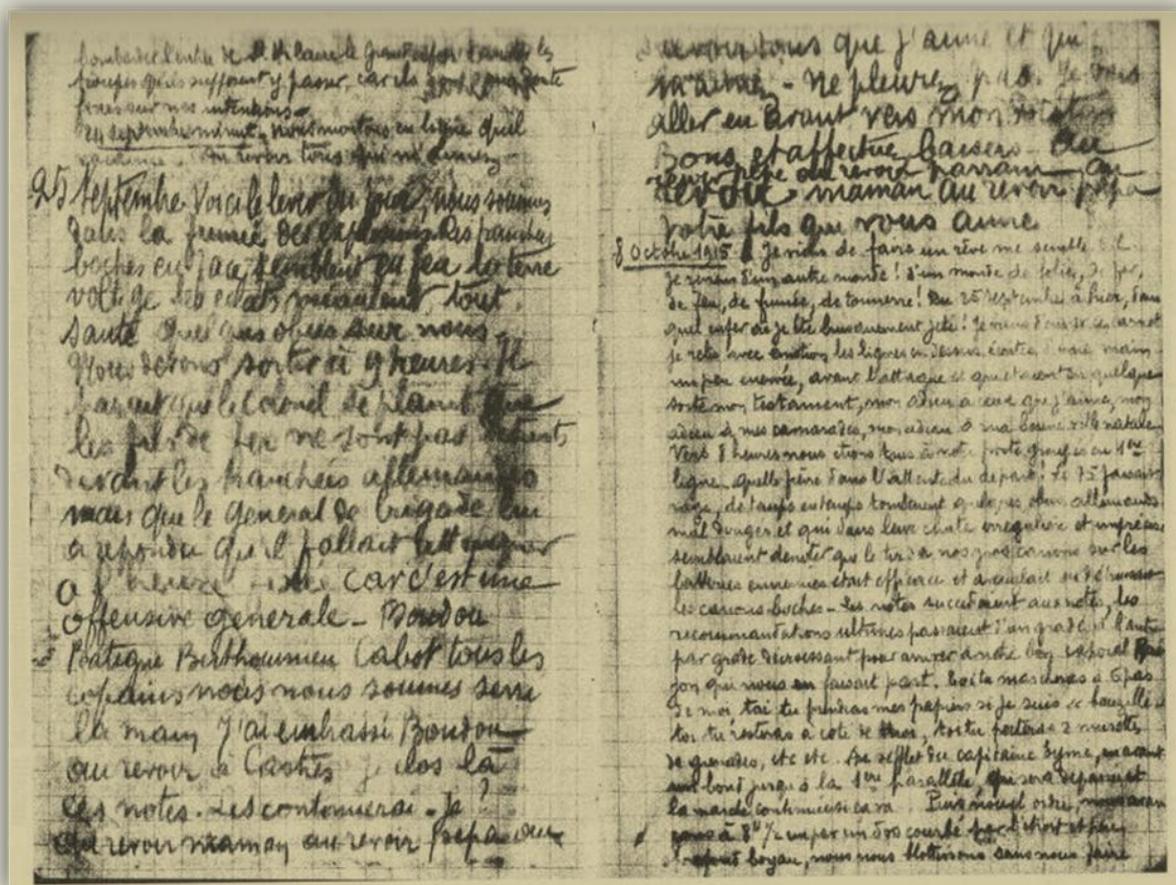
Dossier documentaire..... *Témoignages de la Grande Guerre*
Les arts face à la guerre... *Jean Bernier, La percée*
Eric Kennington, Gassed and Wounded
Galandon et A. Dan, Pour un peu de bonheur
Un partenaire..... *Le Centre Régional de Documentation Pédagogique*
Concours & appels à projet
Contacts

EQUIPE DE REDACTION

Cédric Marty
professeur d'histoire-géographie
Fabrice Pappola
professeur d'histoire-géographie
Benoist Couliou
professeur d'histoire-géographie

Sous la direction de
François Icher
IA-IPR histoire-géographie

Témoignages de la Grande Guerre



La tension est perceptible dans l'écriture saccadée de ce soldat tarnais, Victorin Bès, lorsqu'il griffonne dans son carnet, le 25 septembre 1915, quelques instants avant l'assaut : « au revoir à Castres. Je clos là ces notes. Les continuerai-je ? Au revoir maman au revoir papa au revoir vous tous que j'aime et qui m'aimez. Ne pleurez pas. Je vais aller en avant vers mon destin. Bons et affectueux baisers. Au revoir pépé, au revoir parrain, au revoir maman, au revoir papa. Votre fils qui vous aime. » Ce document nous plonge, par la forme comme par le fond, au cœur des expériences combattantes et illustre l'importance de ce type de sources dans l'approche du premier conflit mondial.

Comment et pourquoi les témoignages se sont-ils imposés comme des sources de premier ordre dans l'étude de la Grande Guerre ? Quelques éléments de réponse à travers les témoignages de combattants originaires de la région...

Les *Confessions* de Saint Augustin, les *Voyages* de Marco Polo ou encore les *Mémoires de Sainte-Hélène* de Napoléon Bonaparte comptent parmi les écrits individuels les plus célèbres rédigés avant 1914. Ces textes autobiographiques émanent presque exclusivement de personnalités de premier plan, qui destinèrent leurs écrits à la postérité. La Première Guerre mondiale ne fait pas exception et nombre de responsables civils ou militaires ressentent le besoin d'éclairer la logique de leurs choix (p. 3, F. Foch). Toutefois, une des originalités du premier conflit mondial réside dans le volume considérable de témoignages, issus majoritairement d'hommes, mais également de femmes, provenant de tous les horizons sociaux, qu'il a généré.

Jusqu'alors, aucun événement n'avait suscité chez un aussi grand nombre d'acteurs un désir de poser des mots ou des images sur ce qu'ils vivaient : des millions de lettres circulent chaque jour, entre le front et l'arrière ; des milliers de combattants se lancent dans l'écriture de carnets de guerre ; la presse donne rapidement à lire des extraits de lettres ou de carnets, soigneusement choisis, puis les éditeurs prennent le relais, publiant à leur tour des témoignages du front. Romans, carnets de guerre, correspondances, souvenirs ou réflexions donnent ainsi à lire, dès le conflit lui-même, les expériences de nombreux mobilisés, qu'elles soient physiques (les conditions d'existence, le combat, la relève...), sociales (le séjour en permission, la lecture du courrier, les repas collectifs) ou émotionnelles (la peur de la mort, de la blessure mutilante, la colère face à la mort d'autrui, le désir ponctuel de vengeance...). Par-delà ces similitudes, chaque témoignage rend néanmoins compte d'une expérience individuelle, irréductiblement unique, et du contexte spécifique de sa production et de sa publication.

Si les témoignages apparaissent aujourd'hui comme l'une des sources de premier ordre dans l'approche du premier conflit mondial, les historiens n'y prêtent guère attention dans l'immédiat après-guerre. L'objectif était alors avant tout de proposer une vue d'ensemble du conflit, et notamment une analyse des opérations militaires. L'historien Pierre Renouvin en venait en conséquence à estimer que « les témoignages des combattants, dont la consultation est très utile pour comprendre l'atmosphère de la bataille, ne peuvent guère donner de renseignements sur la conduite des opérations, car l'horizon de ces témoins était trop limité »¹. C'est en réaction à cette mise à l'écart historiographique initiale que plusieurs auteurs cherchent à souligner la valeur documentaire de ces sources particulières, sous réserve bien sûr qu'elles soient soumises aux strictes règles de la critique historique. Citons ici l'immense œuvre de Jean-Norton Cru, qui recense et analyse 300 ouvrages, écrits par 250 témoins français, ou encore l'anthologie proposée par André Ducasse². Les années 1928-1935 marquent ainsi une étape importante dans la prise de parole publique des combattants et participe de leur entreprise de réappropriation de leur propre mémoire. Aux témoignages publiés pendant la guerre, copieusement frappés par la censure, s'ajoute une seconde vague de souvenirs ou de romans, dont certains rencontrent un succès mondial, à l'instar d'*A l'ouest rien de nouveau* d'Erich Maria Remarque.

Pendant longtemps, l'essentiel des écrits publiés est l'œuvre de professionnels de l'écriture : romanciers, journalistes, hommes politiques, enseignants,... Les premiers témoignages édités pendant le conflit ou dans les deux décennies qui suivirent, sont pour la plupart composés par des mobilisés qui avaient déjà été publiés avant 1914 (p. 4, P. Voivenel). En effet, rares ont été les non-professionnels de l'écriture à faire la démarche de proposer leur manuscrit à des éditeurs. Il fallut donc attendre les années 1970 pour qu'émergent les écrits, les dessins ou les photographies de témoins d'origine populaire, conservés par les familles, et que soient constituées à l'initiative de plusieurs associations, dont l'ONAC, des archives orales (p. 5, H. Porcher).

Nombreux ont été les combattants à prendre la parole. Les progrès de l'alphabétisation à la fin du XIX^e siècle ont rendu possible ce passage par l'écrit. Mais l'immense production d'écrits individuels tient d'abord à la longue séparation imposée par la guerre, qui a poussé les combattants à entretenir avec leurs proches d'abondantes relations épistolaires qui soulignent l'importance de ce lien vital avec l'arrière (p. 4, H. Fusié). Certains combattants, moins nombreux, entreprirent la rédaction d'un carnet de guerre ou de souvenirs, afin de garder la trace d'un événement perçu comme extraordinaire.

Les annotations se résumaient parfois à des lieux et des dates, et le style put se révéler lapidaire. La richesse des carnets ou des lettres dépend en effet de l'aisance naturelle, des compétences langagières propres à chaque auteur, car, si la majorité des mobilisés savaient lire et écrire, la maîtrise du français s'avérait très variable, en particulier en raison de la prégnance des dialectes régionaux (breton, corse, picard ou encore, dans notre région, occitan). Par ailleurs, la réserve et la pudeur des témoins issus des classes populaires, peu enclins à oser se raconter publiquement, les ont souvent amenés à passer sous silence certains aspects de leur expérience.

¹ RENOUVIN Pierre, *La Crise européenne et la Grande Guerre (1914-1918)*, Paris, F. Alcan, vol. XIX de la coll. « Peuples et civilisations », 1939 [1^{ère} éd. en 1934], p. 609.

² CRU Jean Norton, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presse Universitaire de Nancy, coll. « Témoins et témoignages », 1993 [1^{ère} éd. en 1929, Paris, Les étincelles], 727 p. et DUCASSE André, *La Guerre racontée par les combattants. Anthologie des écrivains du front (1914-1918)*, Paris, Librairie académique Perrin, 1932.

Plus que toute autre source, les lettres sont soumises à de fortes contraintes d'écriture. Avant tout destinées à maintenir un lien avec l'arrière, elles sont souvent empreintes du désir de rassurer. Leurs auteurs ont ainsi naturellement tendance, plus ou moins consciemment, à atténuer leur évocation des aspects les plus durs de l'expérience combattante. On relève ainsi des cas évidents d'autocensure (p. 8, G. Bonneau), faisant parfois écho au désir des destinataires civils eux-mêmes (p. 5-6, Z. Baqué et I. Cassagnau).

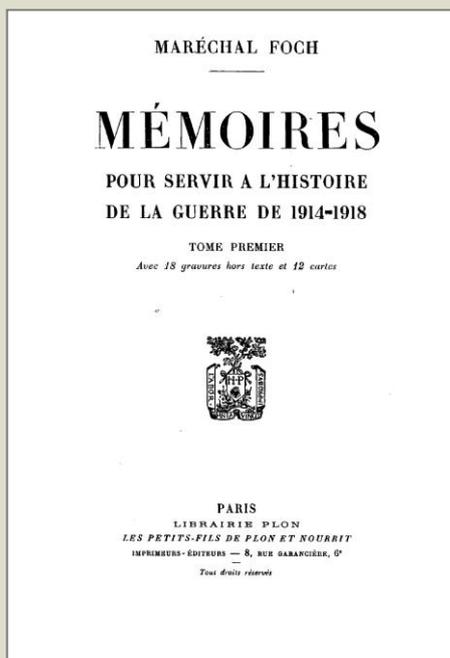
Les souvenirs composés *a posteriori* par les anciens combattants présentent quant à eux un risque évident de déformation. Le récit d'un événement peut être altéré, ou être relu, à l'aune d'autres événements et d'autres discours ultérieurs. De ce point de vue, les lettres et les carnets, obéissant à une chronologie stricte, inscrits par nature dans l'immédiateté, offrent l'avantage de ne pas lisser les sentiments complexes, parfois ambivalents, des témoins : l'espoir soulevé par une offensive éclairée par exemple la déception voire la colère ressentie lorsqu'elle s'avère être un échec. Pour autant, un témoignage tardif n'est pas nécessairement moins véridique. Tout dépend de la qualité de l'encodage mémoriel, parfois imparfait mais en d'autres cas particulièrement précis pour certaines scènes, toujours ancrées dans les mémoires plusieurs décennies après l'événement (p. 5, H. Porcher).

Par-delà ces considérations, les témoignages offrent un autre regard sur les réalités du front, tempérant par exemple le discours de guerre véhiculé par les différents médias (p. 5, Z. Baqué). Ils complètent les sources officielles en donnant à lire une guerre à hauteur d'homme (p. 6, L. Lamothe) et permettent de prendre la mesure de la complexité du premier conflit mondial.

Un témoignage pour l'histoire : le maréchal Ferdinand FOCH

Le maréchal Ferdinand Foch est né à Tarbes en 1851 dans une famille appartenant à la bourgeoisie locale. Il suit ses études à Rodez, entre à Polytechnique et s'impose progressivement par son intelligence et ses qualités de commandement comme un penseur militaire de premier ordre. De 1907 à 1911, il prend la tête de l'École supérieure de Guerre. Devenu général de corps d'armée peu avant la guerre, il poursuit son ascension jusqu'à exercer la fonction de commandant en chef des armées alliées en 1918.

Dans les années 1920, il entreprend la rédaction de ses Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de 1914-1918. Le titre annonce clairement l'intention de son auteur : éclairer l'historien sur ses choix tout au long de la guerre. Comme ceux d'autres dirigeants politiques et militaires, ce texte contient ainsi une part d'autojustification. Revenant sur la tactique prônée avant-guerre et sanctionnée dès les premiers engagements par de lourdes pertes, il reconnaît les erreurs du commandement et pointe ceux qu'ils estiment en être responsables :

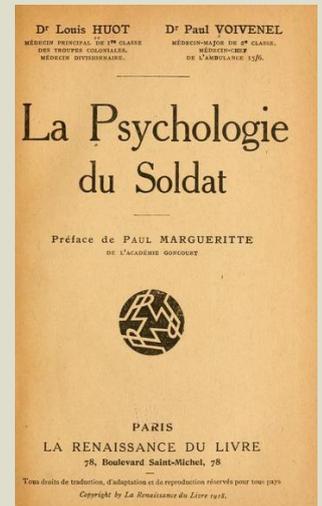
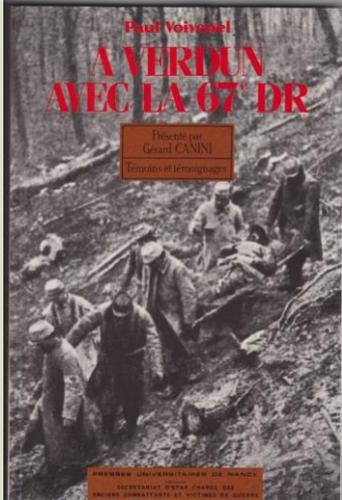


« Pris dans son ensemble, notre armée de 1914 a les défauts de ses qualités ; par-dessus tout, un esprit d'offensive qui, à force d'être accentué et généralisé, va devenir exclusif et généralisé et conduire trop souvent à une tactique aveugle et brutale [...]. Cette armée sort d'une période de quarante ans de paix. Pendant ce temps, les exercices qu'elle a faits n'ont pu lui donner l'idée des rigueurs du champ de bataille moderne ni de la violence des feux qui le dominent. [...] En 1914, il [le commandement] allait éprouver d'inutiles échecs et des pertes cruelles, conséquences de sa passion exclusive de l'offensive [...].

En même temps qu'on surexcitait et qu'on étudiait, comme nous l'avons vu, ces idées d'offensive [...] reposant sur une appréciation insuffisante de la puissance prise par les feux, on avait attaché à l'armement une trop faible importance. Ainsi, notre infanterie était moins bien dotée en mitrailleuses que l'infanterie allemande. [...] C'est qu'en réalité un gouvernement bien décidé à ne vouloir que la paix, et n'envisageant que la nécessité de se défendre, avait longtemps résisté aux dépenses militaires et, par là, restreint les moyens matériels de plus en plus indispensables à une armée pour mener à bien une attaque, avec l'importance que l'armement prenait dans la lutte. »

Écrire la guerre, écrire sa guerre : le cas de Paul VOIVENEL

Paul Voivenel est un professionnel de l'écriture. En 1908 et 1911, il rédige deux études, abordant la littérature sous l'angle médical (voir ci-contre). Médecin de bataillon pendant la première moitié de la guerre, Voivenel a illustré les réflexions développées dans ses écrits à l'aune de ses propres observations. Ce recours à son expérience constitue l'un des points forts de ses ouvrages (*Le courage, Le cafard, La Psychologie du Soldat*), bien qu'il choisissent parfois de s'appuyer sur des témoignages particulièrement irréalistes, rédigés *a posteriori*. Il cite ainsi le récit de l'écrivain Charles Le Goffic, qui, dans *Dixmude* (1915), raconte : « Écumant, la face pourpre, un marin, qui a vu tomber son frère, jure qu'il aura la peau de vingt Boches. Il les compte à mesure que sa baïonnette plonge : " Et d'un ! Et de deux ! Et de trois ! Et de quatre !... " Ainsi jusqu'à vingt-deux. » (*Le Courage*, pp. 332-333). Tout en reconnaissant la valeur des ouvrages de Voivenel, Jean Norton Cru considère que « nous aurions beaucoup gagné, et Voivenel aussi, à ce qu'il s'en tînt à sa 67^e division et à son poste de secours. » (*Témoins...*, pp. 484-488)



Comme une réponse à cette critique, Voivenel décide d'écrire, entre 1933 et 1938, ses notes, prises au jour le jour durant tout le conflit. Les quatre volumes sont difficiles d'accès, mais ont été partiellement réédités en 1991 (*A Verdun avec la 67^e DR*, PUN). Le médecin y livre des pages poignantes, comme celles rédigées le 8 mars 1916 à Verdun : « Les blessés affluent : 259^e, 139^e, 214^e, 288^e [régiments d'infanterie]. J'en fais mettre dans toutes les dépendances de la station. Je demande des autos. Plusieurs sont mourants. Delbosc leur donne les derniers sacrements. L'un d'eux meurt. On le met de côté pour utiliser son brancard. Ces membres brisés, ces têtes sanglantes, ce mélange de boue et de sang, ces êtres paraplégiques, aux reins cassés, que c'est triste ! »

Le lien vital entre le front et l'arrière : les lettres d'Henri FUSIÉ

Né en 1893 au château de la Boissède, près de L'Isle en Dodon, dans une famille aisée, Henri Fusié fait ses études au collège du Caousou à Toulouse, puis entame un cursus universitaire en droit. Il est mobilisé dès le début de la guerre, et fait quelques mois de campagne dans l'infanterie, en Belgique, d'où il est évacué, victime d'engelures aux pieds, pendant l'hiver 1914-1915. Soigné à Perpignan, il retourne au front en février 1915, toujours dans l'infanterie (81^e R.I., 7^e Cie). Dans cette lettre adressée à sa mère, il insiste sur la douleur de la séparation, qu'il tente de surmonter en décrivant le cadre dans lequel il écrit, l'importance de ces échanges entre le front et l'arrière pour le moral, et l'espoir de voir la guerre se terminer pour retourner à la vie civile. Il meurt quelque mois plus tard, le 6 octobre 1915, à la ferme de Tahure, en Champagne, vraisemblablement touché par un éclat d'obus. Il adresse ses lettres à sa sœur, son père et sa mère.



« 2 mai 1915

Ma chère Maman. Toujours au même endroit dans la même cahute, je t'écris ces quelques lignes en dégustant un bon quart de café que je viens de faire. Aujourd'hui mon menu a été délicieux car ce matin j'ai eu une agréable surprise. Au réveil, on m'a porté le colis expédié par 1^e train [...].

Tu ne devineras jamais ce qui m'a fait le plus de plaisir en déballant ce colis. C'est cette bonne odeur de foin coupé qui s'en est dégagée. Ça m'a rappelé tant de choses, vois-tu. Je l'ai précieusement étendu au fond de la cahute, et quand je ferme les yeux il me semble être dans un coin du grenier à foin de Boissède. C'est idiot ce que je te dis là, mais il faut si peu de chose pour ramener mon esprit vers ce petit coin de terre, là-bas dans le midi. Chaque jour, lorsque je griffonne quelques notes sur mon carnet, je jette les yeux sur cette photographie, le « nid » et je vous y vois tous, j'y vis avec vous, je ne vous quitte pas un instant. En te disant tout cela, mes yeux se mouillent malgré moi, mais c'est plutôt une joie de sentir que là-bas c'est la même chose, que vous me suivez pas à pas dans le dédale des tranchées. La séparation que nous subissons aujourd'hui est douloureuse, mais elle nous fera trouver plus grande la joie du retour et le plaisir de nous trouver bientôt réunis.

On a annoncé hier que l'Italie avait déclaré la guerre, je n'ose pas croire à cette nouvelle. En tout cas je crois que son intervention est proche, qu'il précipitera les événements. [...]

Je t'embrasse bien fort. Henri. »

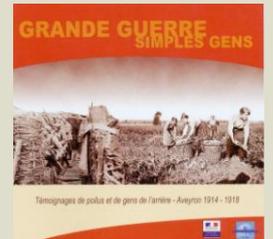
« Lettres du soldat Henri Fusié à sa famille (mars-octobre 1915) », *Revue de Comminges*, tome CXX, octobre-décembre 2004, pp. 489-549.

Un témoignage oral : Henri PORCHER

Né en 1897 à Capdenac-Gare, Henri Porcher fait ses études à l'Institution Saint-Joseph à Rodez. La guerre suspend son projet de suivre une formation à l'École des Arts et Métiers de Reims. A 19 ans, il rejoint le 131^e régiment d'infanterie dans la Somme, lourdement éprouvé en septembre dans les combats qui font rage dans la région. Volontaire comme agent de liaison au service de la Télégraphie Par le Sol, il est capturé en juillet 1918. Libéré au lendemain de l'armistice, il rejoint Rodez. Ce témoignage a été enregistré par l'ONAC dans les années 1980.

Le premier extrait ci-dessous témoigne de la force de certains souvenirs. Soixante ans après, il revient sur son baptême du feu et se souvient précisément de ses impressions (la peur et la confusion des sens). Dans le second, il fredonne la « chanson de Craonne », composée au printemps 1917 à l'occasion de l'offensive sur le Chemin des Dames, à partir d'un texte antérieur datant de 1915. Ses remarques soulignent la postérité de cette chanson dénonçant certains aspects de la guerre. Contrairement à ce qu'il soutient, toutefois, la chanson n'a jamais été officiellement interdite, mais cet élément accentue sa portée contestataire.

Extrait 1	Extrait 2
<p>« Quand j'ai vu le feu pour la première fois, j'avais 19 ans moins un mois... un gamin ! Si bien que quand nous sommes montés en ligne dans la Somme, on nous avait encadrés par deux anciens. Nous étions les bleuets, nous, la classe 17... On nous avait baptisé les bleuets.</p> <p>On nous avait encadré par deux anciens, parce que, vous savez, on l'avait comme ça le trouillomètre à zéro... Je me vois encore montant en ligne pour aller prendre position au ravin de l'aiguille... On traversait les batteries – batteries françaises – et alors chaque fois que ça y allait, ma peau elle était comme ça... on savait pas si ça venait de devant ou de derrière ! (rires) »</p>	<p>« La fameuse chanson de Craonne ! <i>Adieu la vie, adieu l'amour, adieu toutes les femmes... C'est pas fini, c'est pour toujours de cette guerre infâme, C'est à Craonne, sur le plateau qu'on va laisser not' peau Car nous sommes tous condamnés, nous sommes les sacrifiés</i> Elle a été interdite cette chanson ! Il a été très difficile de la retrouver. Moi je l'ai retrouvé sur un livre [...] un livre de guerre... Elle est très bien cette chanson ! Seulement... <i>C'est malheureux d'voir sur les grands boul'vards Tant d'gens qui font la foire, Si pour eux la vie est rose, pour nous, c' n'est pas la mêm' chose Au lieu de... (hésitation) Il ferait mieux monter aux tranchées Pour défendre' leurs biens, car nous n'avons rien, nous autres, pauvr' purosins Tous nos camarades sont tombés là-bas pour défendre' les biens de ces richards-là. Adieu la vie, adieu l'amour...</i> Elle a été interdite cette chanson de Craonne ! »</p>



« Grande Guerre, simple gens. Témoignages de poilus et de gens de l'arrière – Aveyron 1914-1918 », CD audio, ONAC-VG Aveyron, 2006.



La lettre, source d'information : Zacharie BAQUÉ

Né à Vic-Fezensac en 1880, Zacharie Baqué est instituteur au moment de la mobilisation. Au front à partir du 2 septembre 1914 comme sergent au 288^e régiment d'infanterie, il est évacué pour maladie en janvier 1915 et ne revient qu'en juillet. Puisant dans les lettres envoyées à sa femme, il compose un « journal » qui couvre la période d'août 1914 à décembre 1915. On note ici la quête d'information des civils, cherchant dans les journaux des éléments susceptibles de les renseigner sur les dangers auxquels sont exposés leurs proches. La réponse de Zacharie Baqué à sa femme, le 31 décembre 1914, lève le voile sur un épisode évoqué dans le communiqué officiel : là où les autorités militaires saluent un progrès, lui ne décrit qu'une attaque coûteuse et inutile.

« Ma chère femme,
Tu m'as recommandé de ne pas te parler de la guerre, je l'ai fait le moins possible (c'était d'ailleurs mon intention avant ton désir) et paff ! tu me colles le Bois des Chevaliers en pleine figure. Il y a eu en effet « quelque chose » dans notre coin, ces jours-ci. »

Les Allemands avaient établi des bouts de tranchée en avant de leurs lignes, reliées à celles-ci par des boyaux. [...] Par imitation, on ouvrit une sape allant de notre tranchée dans la direction du petit poste ennemi. [...] une cinquantaine d'hommes furent lancés en avant, un matin, entre chien et loup ; ils surprirent les sentinelles, en tuèrent deux, ramenèrent deux blessés, tandis que le reste du petit-poste s'enfuit en donnant l'alarme. Alors, des deux côtés, canonnade, mitraille dans le gris... en cas... [...] Nous avons donc, dans l'intervalle primitif des tranchées, une deuxième tranchée avancée de quarante-cinquante mètres. C'est là notre « progression au bois des Chevaliers » qu'a mentionné le communiqué.

C'est maigre évidemment. A des affaires à peu près semblables se réduisent les opérations signalées depuis deux mois. N'empêche. Il est dur de progresser... les pertes sont toujours très élevées. [...] Les Allemands ont recommencé leur dispositif vingt-cinq mètres en arrière et on se regarde à nouveau... comme avant. »

Zacharie Baqué, *Journal d'un poilu, août 1914-décembre 1915*, Paris, Imago, 2003, pp. 96-98.



L'expérience du combat à hauteur d'homme : Louis Lamothe

Né le 10 février 1887, Louis Lamothe est agriculteur dans le nord du Lot. Marié à Dalis depuis 1911 et père depuis 1912, Louis est mobilisé dès le 2 août au 339^e régiment d'infanterie. Titulaire du certificat d'étude, il échange des lettres avec Dalis et laisse un carnet intitulé « Mes mémoires sur la guerre de 1914-1919 », bien que s'arrêtant en mai 1915.

Le 13 décembre 1914, son unité reçoit l'ordre d'attaquer les tranchées allemandes en Lorraine. Après une préparation d'artillerie de trente minutes, à huit heures, l'attaque de l'infanterie est déclenchée. Les souvenirs de ce fantassin manquent certes de précision, si on le compare au Journal des marches et opérations de son unité, mais ils sont riches de sentiments et d'impressions et donnent à entendre l'expérience du combat.



Souvenirs de Louis Lamothe	JMO du 339 ^e Régiment d'infanterie
<p>« Le 13 [décembre], à huit heures du matin, nous commençons l'attaque. Les 18^e et 19^e compagnie formons la première vague d'assaut, et la 17^e et la 20^e doivent nous renforcer. La 18^{ème} nous arrivons à la tranchée ennemie et je suis naturellement du nombre, mais malheureusement tous n'y parvinrent pas. Le champ était couvert de morts ou de blessés qui ne cessaient de crier ou de gémir toute la journée. Je me rappelle encore ces scènes poignantes que je n'oserai décrire ici. Particulièrement un nommé Coquet de mon escouade qui, une partie de la journée, ne cessa de crier à l'adjudant de l'achever avec son revolver. A la nuit tombante, nous fûmes obligés d'abandonner la tranchée et de nous replier car l'ennemi préparait la contre-attaque. [...]</p> <p>Cette attaque fut une vraie hécatombe pour nous. Nous laissâmes la tranchée ennemie pleine de cadavres, si bien que nous étions obligés à marcher dessus, mais les pauvres, ils n'en souffraient pas. Nous fûmes relevés à minuit [...]. Cantonnement de repos mais hélas, la compagnie, nous n'en restions qu'un petit nombre. »</p> <p>MONTIL Edith, <i>De la ferme du Causse aux tranchées de la Grande Guerre : itinéraires d'un couple de paysans quercynois, Dalis et Louis Lamothe</i>, mémoire de maîtrise, université de Toulouse Le Mirail, 2003, tome II</p>	<p>« A 7h30, notre artillerie prépare l'attaque en canonnant les tranchées allemandes correspondant au front d'attaque. A 8h, déclenchement de l'attaque d'infanterie. Les hommes sortent des tranchées et s'élancent vers les lignes allemandes ; mais le terrain est fortement détrempé par la pluie et les hommes sortis de la tranchée glissent. Le mouvement en avant continue par bonds d'amplitude variable suivant les emplacements des sections, et de 20 à 30 mètres en moyenne. [...] La 18^e section parvient à prendre pied dans un élément de tranchée allemande et à s'y accrocher. Elle y reste jusqu'au soir, mais décimée par des feux de flanc et ayant perdu la moitié de son effectif, elle est obligée de regagner à la nuit tombante son emplacement de départ. Après l'arrêt de leur progression en avant, les autres unités se sont déjà repliées devant la violence du feu de l'adversaire et ont regagné leurs tranchées. Elles subissent jusqu'à la tombée de la nuit une fusillade et une canonnade intenses. »</p> <p>Le JMO du 339^e R.I. termine le compte-rendu de la journée du 13 décembre par huit pages de tableaux récapitulants les pertes subies qui s'élèvent à 133 hommes, dont 34 tués, 84 blessés et 15 disparus, dont un certain Coquet.</p> <p>Consultable sur memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr</p>

Entre besoin de raconter et nécessité de rassurer : Ivan CASSAGNAU

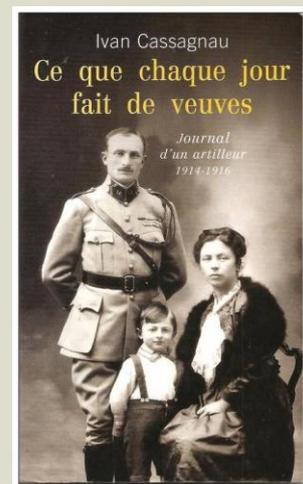
Né à Sainte-Radegonde en 1990, Ivan Cassagnau, doté d'une solide éducation, est mobilisé dans les premiers jours d'août 1914. Il prend part aux grandes batailles, dans les Vosges, la Meuse, l'armée d'Orient et la Champagne. Son récit s'arrête à l'occasion d'une blessure reçue en février 1916 à Verdun. Le 4 avril 1915, il est rappelé à l'ordre par ses parents, pour s'être confié à sa femme : « Mes parents me grondent – avec raison – et me recommandent de ne pas écrire à ma femme tout ce que je vois ici. Ce qui se passe au front ne saurait être connu dans les détails. »

Faute d'avoir accès à ses lettres, nous en sommes réduits à émettre des hypothèses sur la nature de ces informations sensibles. La remontrance coïncide avec l'arrivée d'Ivan Cassagnau dans un secteur particulièrement actif en mars-avril 1915, celui de Flirey en Lorraine.

1^{er} mars 1915 : « L'hiver passé, nous ne saurions demeurer à un poste de tout repos. [...] Flirey n'existe plus. La proximité des tranchées (1500 mètres) nous vaudra de recevoir des balles constamment. »

19 mars 1915 : « A neuf heures, départ pour la position. Nos prédécesseurs montrent une joie trop évidente de cette relève tant attendue. Car ici, ça barde. La position est très mal aménagée. [...] Nous ne trouvons ici que des trous où il faut pénétrer en rampant, dont une simple rangée de branchages forme la toiture misérable. [...] Les ordres sont formels : il faudra rester sous terre constamment et ne sortir que pour le service, surtout de nuit, car les balles pleuvent. »

Ivan Cassagnau, *Ce que chaque jour fait de veuves. Journal d'un artilleur. 1914 - 1916*, Paris, Buchet-Chastel, 2003, 139 pages.

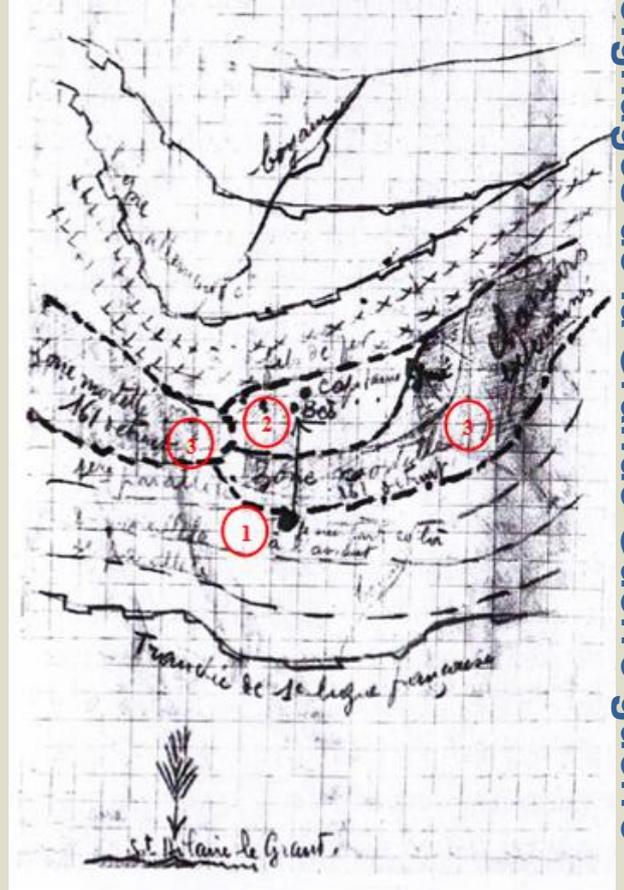


Récit(s) d'une offensive : carnet de guerre de Victorin Bès



Né à Castres en 1895, Victorin Bès est surveillant de collège à Mirande (Gers) en août 1914. Mobilisé en décembre 1914 dans l'infanterie, il tient durant toute la guerre un carnet remarquable par sa liberté de ton et sa finesse d'analyse

Ce soldat du 61^e régiment d'infanterie livre un récit poignant de la grande offensive de Champagne en septembre 1915. Le 8 octobre 1915, il reprend son carnet et lit « avec émotion les lignes [...] écrites d'une main un peu énervée avant l'attaque » (voir p. 1). Les notes fiévreusement jetées sur le papier, quelques instants avant l'assaut, décrivent l'atmosphère apocalyptique dans laquelle sont plongés les hommes : « nous sommes dans la fumée des explosions. Les tranchées boches en face semblent en feu la terre voltige, les éclats miaulent, tout saute. » Victorin Bès parle au présent et, enchaînant les phrases courtes, donne à son écriture un rythme effréné, haletant. Il tente de mettre de l'ordre dans le maelström de sensations, d'émotions et d'images dans lequel il vient d'évoluer (extrait 1) Cette impression de confusion traduit à la fois à la perception directe des événements tout autant qu'à la difficulté à trouver les mots justes pour transmettre ses impressions. On touche ici à l'indicible, à la transposition impossible d'une expérience limite dans un récit linéaire. Le carnet de Victorin Bès rend compte de ce trouble, de cette confusion des sens, mais également de l'importance de donner du sens. Il livre ainsi significativement deux autres regards sur cette même attaque. Alors qu'il s'en tenait jusqu'alors à sa perception directe des événements, il prend de la hauteur et replace son expérience dans l'ensemble des opérations. Il ajoute à son récit les suppositions ou les informations qui lui faisaient défaut sur le moment et retrace *a posteriori* le fil des événements, glissant significativement du présent au passé (extrait 2). Le croquis que propose Victorin Bès de l'attaque à laquelle il a participé (ci-contre) souligne lui aussi la nécessité de donner du sens à son action : il note ainsi soigneusement au centre du dessin la parallèle d'attaque, en avant de la tranchée de 1^{ère} ligne française – « je suis parti de là à l'assaut » (1) – le point où il s'est arrêté devant les fils de fer non détruits – « Bès » (2) – et les « zones mortelles » où ont péri les autres unités (3).



Extrait 1

« Sont-ils tous tués en face ou ont-ils battu en retraite ? Aucune balle de Mauser arrive jusqu'à nous. Heure H, c'est-à-dire 9 heures moins dix. Tenez-vous prêts ! Le 75 allonge son tir. Sifflet : En avant ! Pas de traînants ! Les corps bleu horizon se dressent, gravissent le parapet, l'arme à la main. On crie, on hurle, mais qu'y a-t-il ? Pourquoi nos mitrailleurs tirent-ils ? Mais non, ce sont les Boches. Voici leurs mitrailleuses en danse, déclenchées dès nos premiers pas. Les balles sifflent éperdument, s'écrasent à nos pieds. Des corps tournoient, tombent en arrière. Quoi ? des obus maintenant ? Le capitaine hurle : "En avant !" La ligne d'attaque flotte, s'éclaircit. Je continue de marcher comme un automate, à courir plus exactement. Nous voici aux fils de fer à détruits seulement [...] Je coupe les fils de fer avec mes cisailles. Les balles crépitent. [...] Nous voici en plein champ de tir des mitrailleuses car la légère butte de terrain ne nous protège plus [...] Les obus boches pleuvent sur les réserves de 2^e ligne puisqu'elles n'avance pas derrière nous [...] Où est la 2^e ligne d'assaut, crie avec angoisse le capitaine ? [...] Enfin, ordre de reculer, de revenir au point de départ. Les canons se calment. Le 150^e [R.I.] entre en ligne, il va remettre ça. Bonne chance les copains ! »

Extrait 2

« Que s'était-il passé ce matin ? C'est bien simple : à droite les zouaves avancés de 6 km et atteint Saint-Souplet, mais entre eux et le 161^e, les chasseurs à cheval, dont les montures étaient entravées dans de petits fils de fer cachés dans l'herbe, sont fauchés par les mitrailleuses. [...] Il faut croire que les avions boches avaient photographié le boyau Joffre élargi et qu'ils avaient compris que, dans l'attaque qui se préparait, la cavalerie essaierait de jouer un rôle. Ces chasseurs à cheval complètement anéantis, il semblait que les Boches connaissaient le secteur où ils attaqueraient et qu'ils avaient massé des mitrailleuses en conséquence. [...] Donc, zouaves en avant après avoir percé, à leur gauche chasseurs tués sur place, puis 161^e décimé, 154^e et plus à gauche vers Aubérive, la 42^e division anéantie. »

BES Victorin, *Journal de route, 1914-1918 : le carnet d'un soldat castrais de la Grande guerre*, Castres, Société culturelle du pays castrais, 2010, p. 64-66.

L'autocensure à l'œuvre : lettres de Georges et Marie-Thérèse Bonneau

Né en 1879, Georges Bonneau est issu d'une famille de la bourgeoisie toulousaine. Officier de carrière dans l'artillerie, il est en instance de divorce en 1914 et noue une relation avec Marie-Thérèse, une bourgeoise d'Albi. Tout au long de la guerre, il lui écrit des lettres – ainsi qu'à ses parents et sa sœur – et conserve précieusement les courriers qu'il reçoit en retour.

Cette correspondance atteste de l'importance des phénomènes d'autocensure. Blessé à la jambe par l'explosion d'un obus lors d'une attaque très violente le 15 juin 1915 (1), Georges cache à sa sœur les véritables raisons de sa blessure, qu'il présente comme un accident (2). Sans aller jusqu'à mentir à Marie-Thérèse, il reste évasif, mais son silence ne fait qu'accentuer les angoisses de sa maîtresse (3-4). Ainsi l'exhorte-t-elle, au fil des lettres, à ne rien lui dissimuler (5).



<p>1- Journal de Marches et Opérations du 3^e régiment d'artillerie de campagne, 15 juin 1915.</p> <p><i>La 3^e Batterie (Excavation) subit un bombardement de gros calibre à 19 h - Un maréchal des logis et deux hommes sont blessés - Une pièce est déteriorée. Le personnel fait preuve de plus beau sang froid. Le Capitaine Bonneau renversé par un obus se blesse à la jambe.</i> (Consultable sur <i>Mémoire des hommes</i>)</p>	<p>2- Lettre de Georges Bonneau à sa sœur le 16 juin 1915 :</p> <p>« Des inconvénients des chevaux trop grands pour des gens trop gros ! Je me suis collé hier une entorse du pied droit en descendant. Résultat : je gémissais sur un lit de douleur, où je me gave de friandises et me fait gagner au bridge. Je me lèverai énorme et sans le sou ! Horrible ! A part ça, rien de nouveau. »</p>
<p>3- Lettre de Marie-Thérèse à Georges, 18 juin 1915 :</p> <p>« J'ai été effrayé de ce que tu me dis au sujet du marmitage de ta batterie. Tu pourrais être atteint comme ces pauvres hommes qui ont été grièvement blessés. Tu me dis t'en être tiré avec une entorse, c'est bien, mais c'est encore trop. »</p>	<p>4- Lettre de Marie-Thérèse à Georges, 19 juin 1915 :</p> <p>« Tu ne me donnes pas grande explication au sujet de ta chute. Es-tu tombé dans un trou d'obus ou bien est-ce vraiment une chute, et non une blessure ? Tu penses que toute cette nuit je me suis torturé le cerveau pour deviner comment cet accident avait-il pu t'arriver... »</p>
<p>5- Lettre de Marie-Thérèse à Georges, 27 février 1916 :</p> <p>« Je ne sais pas si tu appelles <u>le calme plat</u> dont tu parles dans tes lettres au sujet de ton secteur, je ne sais, dis-je, si cela consiste à être arrosé d'obus de gros calibres, et à voir sa maison démolie de fond en comble, comme l'a écrit hier L. à sa cousine... Mais, vraiment, mon aimé, tu ne peux savoir à quelle torture tu me mets, en me cachant tous tes risques, tous tes dangers ! Tu arrives au résultat contraire de celui que tu attends : c'est de causer du tourment sans motif parfois, puisque je ne suis <u>jamais sûre</u> de ce que tu dis ! »</p>	

Sylvie Decobert, *Lettres du front et de l'arrière (1914-1918)*, Carcassonne, Les Audois, 2000.

Pour aller plus loin...

Deux ouvrages de référence proposent à la fois une grille de lecture critique et des notices biographiques détaillées portant sur la plupart des témoignages publiés en français de 1914 à nos jours, particulièrement utiles en vue de l'exploitation scientifique et pédagogique de ces textes :

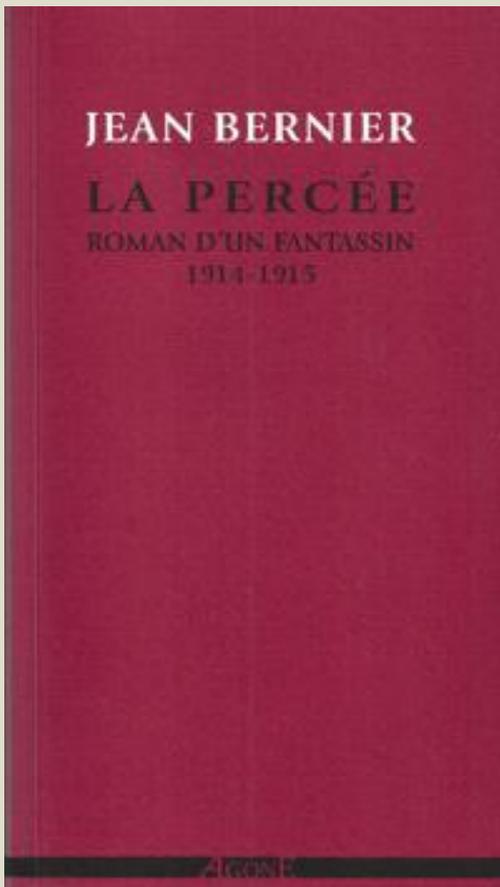
- CAZALS Rémy (dir.), *500 témoins de la Grande Guerre*, Toulouse, Editions Midi-Pyrénéennes, 2013, 495 pages.
- CRU Jean Norton, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 2006 [1ère éd. Paris, Les Etincelles, 1929].

Plusieurs spécialistes reconnus ont par ailleurs contribué à alimenter la réflexion sur la valeur des témoignages en tant que documents patrimoniaux et sources historiques, parmi lesquels :

- CAZALS Rémy, ROUSSEAU Frédéric, *14-18, le cri d'une génération*, Toulouse, Privat, 2001.
- DULONG Renaud, *Le témoin oculaire. Les conditions sociales de l'attestation personnelle*, Paris, éditions de l'EHESS, 1998.
- DORNIER Carole, DULONG Renaud (dir.), *Esthétique du témoignage*, Actes du colloque de Caen tenu du 18 au 21 mars 2004, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2005.
- LEJEUNE Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1994.
- WIEVIORKA Annette, *L'ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

Les arts face à la guerre

La littérature... *La percée* de Jean Bernier, 1920



Né en 1894, fils d'un haut magistrat, Jean Bernier fréquente les bancs d'un prestigieux lycée parisien avant d'obtenir une licence en droit et un diplôme de l'école des sciences politiques. Mobilisé le 4 septembre 1914 – cinq jours seulement après son vingtième anniversaire – il est affecté au 117^e régiment d'infanterie du Mans, avec le grade de caporal. Présent au front sans interruption durant seize mois, il devient sous-lieutenant. Blessé le 8 décembre 1915, il est, après sa convalescence, affecté au service des chemins de fer de campagne puis détaché au ministère des Affaires étrangères en 1917. Le conflit terminé, il devient publiciste et romancier.

Le roman *La Percée* est initialement publié en 1920 chez Albin Michel. Il connaît par la suite deux rééditions, toutes deux réalisées par les éditions Agone, une première fois en 2000, une seconde en 2014.

Roman autobiographique, *La Percée* met en scène l'expérience de guerre d'un fantassin, Jean Favigny, depuis sa mobilisation à l'été 1914 jusqu'aux combats de l'offensive de Champagne, au mois d'octobre 1915. Bien que présentant les atours de la fiction, ce texte s'avère en réalité constituer un récit fidèle des souvenirs de l'auteur, probablement rédigé à partir de notes prises durant le conflit. Intéressant à de nombreux égards, ce texte évoque avec justesse la vie quotidienne au front, les conditions de combat, ainsi que l'ambivalence des soldats face à cette « percée » décisive, qui signifierait la fin de la guerre de positions et au-delà celle du conflit, et qui constitue, à chaque offensive, un irrépressible espoir, puis une amère déception. A travers son alter-ego, Jean Bernier parvient également à décrire les sentiments, exprimés par de très nombreux soldats au retour d'une permission, notamment, comme l'illustre l'extrait ci-dessous, celui d'une incompréhension croissante entre le monde civil, abreuvé par les médias d'une image lyrique et aseptisée du conflit, et les combattants, quotidiennement confrontés à ses terribles réalités.

« - Dis mon grand, et Joffre, Joffre, parle-nous en. Comme vous devez l'aimer, le vénérer, un chef si paternel, si ménager de la vie de ses hommes ! Il paraît que les soldats au front ne jurent que par lui et que quand ils ont dit "Le grand-père", ils ont tout dit !

Et les autres appuyaient :

- Oh ! Oui, Joffre, parlez-nous en, vous, un vrai poilu ; cela nous ferait tant plaisir d'entendre un poilu parler de Joffre.

Favigny, crispé de ce vocable de poilu, dont tous, à l'arrière, avaient "plein la bouche", répondait dans la simplicité de son âme :

- Oh ! Vous savez, Joffre, là-bas, on le connaît comme vous quoi ! Par les journaux, mais on n'en parle guère, comme de tout ce qu'on lit dans les journaux du reste !

- Comment, reprenait-on en chœur, comment, vous n'en parlez guère ? Voyons, ce n'est pas sérieux !

- Alors les poilus ne parlent pas de leurs chefs, du plus grand de tous leurs chefs ?

Et Favigny, déclenché, inspiré par l'immense souvenir de tous ceux qu'il voyait en ce moment en des postures de singes, dormir et manger dans les abris, s'épouiller, se courber aux créneaux, patrouiller à plat-ventre, mourir et s'efforcer d'accepter la mort, Favigny parlait, comment s'ils eussent été là, tous, à l'applaudir, à l'exciter : "Vas-y, vieux, vas-y, dis-leur donc c'que c'est, une bonne fois !"

Il reprenait leur langage, le parler de ceux qui vibraient en lui de leur misère inconnue, qui, muets, criaient justice par sa bouche sonore, et dont il se découvrait auprès des autres le mandataire sacré.

- Que si, on en parle de nos chefs, que si ! On a un sous-lieutenant épatant, vous savez, un type qu'a pas les foies. Il est de toutes les patrouilles, on frait n'importe quoi avec lui ! C'est comme l'chef de bataillon, ça c'est un chef, i'n'a jamais puni encore, et i'rouspète toujours quand on nous embête au repos avec les revues, l'astiquage et tout l'fourbi ! [...] Mais les autres, i'savent pas trop comment que ça s'passe dans les tranchées, on les connaît guère qu'par les revues ou les grands ordres du jour d'avant les attaques et les chics papelards. "Le ...^{ième} régiment d'infanterie attaquera coûte que coûte et s'emparera des objectifs qui lui sont désignés." Et i'viennent même pas au spectacle qui z'ordonnent, i'viennent mêm'pas voir attaquer coûte que coûte, et ça pourrait leur en apprendre ! »

Les arts visuels... *Gassed and Wounded*, Eric Kennington, 1918

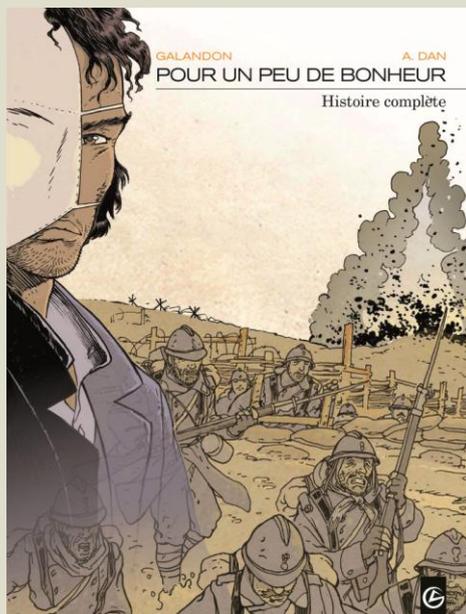
Fils du peintre Thomas Benjamin Kennington, Eric Kennington, né en 1888, fait le choix de l'engagement volontaire, au sein du *13th Battalion of London Regiment*, dès le mois d'août 1914. Blessé au début de l'année 1915, il achève sa convalescence puis est démobilisé en juin de la même année. Choisi par le ministère de la Guerre britannique en tant qu'artiste officiel chargé de « peindre la guerre », tout comme son aîné William Orpen (voir *Lettre du centenaire n.1*), il accomplit plusieurs séjours au front en 1917 et 1918, à l'occasion desquels il réalise une série de 170 tableaux.

Gassed and Wounded (*Gazés et Blessés*) est une huile sur toile (71 x 91 cm) élaborée en mars 1918 à partir d'observations réalisées dans la station de tri des blessés installée à Tincourt-Boucly, à quelques kilomètres à l'Est de Péronne (Somme), durant les bombardements intenses qui précèdent le déclenchement, le 21 mars, de la grande offensive allemande élaborée par le général Ludendorff.

A la différence de leurs homologues français, qui produisent dans le temps de guerre peu d'œuvres en rapport avec le conflit et lorsqu'ils le font représentent une guerre édulcorée, les artistes britanniques, y compris ceux officiellement désignés pour cette tâche, proposent une vision du conflit cherchant à en montrer toutes les réalités. L'œuvre d'Eric Kennington ne déroge pas à cette règle. Avec *Gassed and Wounded*, l'artiste montre la promiscuité régnant dans les centres de tri des blessés installés à quelques kilomètres en arrière des premières lignes, où les hommes, transportés par leurs camarades brancardiers, étaient examinés par des médecins qui, en quelques secondes, devaient déterminer lequel devait être évacué, lequel devrait être opéré sur place et lequel ne pouvait plus être sauvé. L'utilisation du clair-obscur renforce l'impression d'agitation, de chaos encore soulignée par l'anonymat des visages, qui semblent flous, comme saisis en mouvement par un appareil photographique. Au premier plan, le contraste créé par les linges blancs recouvrant le visage de soldats aux yeux brûlés par les gaz attire le regard et l'attention du spectateur sur ces terribles conséquences de la guerre industrielle.



Les arts visuels... *Pour un peu de bonheur*, Galandon et A. Dan, 2012-2013



Comment regagner la vie civile avec un corps et un esprit meurtris par la guerre ? Au printemps 1919, un ancien combattant, Félix Castelan, revient dans son village natal, dans les Pyrénées. Défiguré par un éclat d'obus, son visage rappelle à chacun les horreurs des combats. Pourtant, Félix aspire à reprendre le cours de son existence auprès d'une femme qui peine à le retrouver et d'un fils qu'il n'a pas vu grandir. Au fil des pages se déploie la complexité du retour à la paix après une épreuve qui a durement marqué les hommes et leurs familles. Entre une « gueule cassée », un mutilé de guerre et d'innombrables familles endeuillées, la guerre pèse tout au long de ce récit sur fond d'enquête policière.

GALANDON et A. DAN, *Pour un peu de bonheur*, tome I : Félix / tome II : Aurélien, Paris, Bamboo, Angle, 2012 et 2013.



Le Centre Régional de Documentation Pédagogique (CRDP) de l'Académie de Toulouse, appuyé par le réseau de ses antennes

départementales (CDDP), s'est affirmé depuis le lancement du cycle commémoratif de la Première Guerre mondiale comme l'un des partenaires privilégiés des enseignants et des établissements impliqués dans les divers projets mis en œuvre. Particulièrement actif en direction des professeurs des écoles, qui sont amenés à rencontrer les problématiques du premier conflit mondial dans le cadre des programmes de cycle 3, le CRDP de Toulouse a initié plusieurs projets qui ont reçu le label officiel de la Mission nationale du centenaire. Parmi eux, signalons l'élaboration de huit malettes pédagogiques (une par département) contenant à la fois des documents-sources (extraits de romans, de littérature de jeunesse, de témoignages, extraits de presse...) et des « objets du quotidiens », susceptibles de constituer pour les enseignants un support pertinent et ludique contribuant à faire découvrir par leurs élèves l'environnement mental des acteurs de la Première Guerre mondiale.

- Des malettes pédagogiques mises gratuitement à disposition des enseignants.
- Un ouvrage, *50 activités sur la Première Guerre mondiale*, présentant des fiches d'activités destinées aux élèves de cycle 3, abordant les aspects historiques, mémoriels et artistiques du conflit.
- Un « site de mémoire » collaboratif destiné à recenser l'ensemble des monuments aux morts de l'Académie grâce à des fiches analytiques rédigées puis mises en ligne par des élèves.
- Des livres numériques regroupant des archives issues de multiples sources, analysées par des historiens et associées à des accompagnements pédagogiques, mettant en valeur le patrimoine local autour du premier conflit mondial.

Pour plus de détails : <http://www.cndp.fr/crdp-toulouse/>

Concours & appels à projet

"Les sportifs dans la Grande Guerre"

Les sportifs de haut niveau, à l'image du reste de la société, ont payé un lourd tribut à la Première Guerre mondiale. Dans le seul monde du rugby, sport déjà très populaire dans notre région au début du XX^e siècle, on dénombre vingt-quatre internationaux français tués au combat. Parmi eux se trouve Alfred Maysonnié, demi de mêlée de l'équipe du stade toulousain championne de France en 1912, qui, affecté au 259^e RI de Pamiers, est tué le 6 septembre 1914, lors de la première bataille de la Marne. En 1925 lui est symboliquement dédié le monument commandé par le docteur Paul Voivenel au sculpteur Antoine Bourdelle et installé place Heraklès à Toulouse, à proximité de l'ancien stade des Ponts Jumeaux. Cet ouvrage commémoratif est consacré à la mémoire des "sportifs morts au combat". Cette mémoire spécifique n'est bien entendu pas l'apanage de la région toulousaine. Ainsi par exemple la Fédération Nationale des Joinvillais inaugura-t-elle le 13 mai 2007 une plaque commémorative dédiée aux "sportifs morts pour la France" dans l'enceinte de l'ossuaire de Douaumont.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Cette même Fédération Nationale des Joinvillais a initié, à l'occasion du centenaire de la Première Guerre mondiale, un concours sur le thème "Les sportifs dans la Grande Guerre". Ouvert à tous les collèves de l'Académie, ce concours invite les élèves à réaliser une production écrite ou audiovisuelle de leur choix, sans autre contrainte que son lien avec le thème retenu. Un jury désignera trois établissements lauréats, au sein desquels deux élèves (un garçon, une fille) seront invités à participer à un voyage d'études sur le site de Verdun.

Pour tout renseignement complémentaire, vous pouvez contacter le comité régional Midi-Pyrénées de la Fédération Nationale des Joinvillais, à l'adresse suivante : 7 rue André Citroën, 31130 BALMA.

Pour plus de détails : <http://www.ac-toulouse.fr/centenaire>

Contacts

M. ICHER François, IA-IPR d'histoire-géographie, coordinateur académique du centenaire de la guerre 1914-1918 (Francois.Icher@ac-toulouse.fr)

M. COULIOU Benoist, professeur d'histoire-géographie et chargé de mission départemental (81) pour le centenaire de la guerre de 1914-1918 (Benoist.Couliou@ac-toulouse.fr)

M. MARTY Cédric, professeur d'histoire-géographie et chargé de mission académique pour le centenaire de la guerre de 1914-1918 (Cedric.Marty1@ac-toulouse.fr)

M. PAPPOLA Fabrice, professeur d'histoire-géographie et chargé de mission départemental (31) pour le centenaire de la guerre de 1914-1918 (Fabrice.Pappola@ac-toulouse.fr)



Pour en savoir plus :

<http://www.ac-toulouse.fr/centenaire>